

Mauvais sang

Paul se liquéfiait de désespoir. Face à lui, le ciel couperosé asphyxiait la Méditerranée de son accablante touffeur. À sa droite, comme gêné par l'oppressante barre d'immeubles de la corniche, le soleil n'en finissait pas de quitter la scène. L'horizon, recuit par l'été, s'enfonçait dans le coma. Où que le regard de Paul se posât, la mer demeurait cruellement plate. Immobile. Lisse. Et la fraîcheur de la nuit n'arrivait toujours pas ; elle semblait un lointain souvenir.

Autour de lui, la plage de la crique de la Nau s'était peu à peu débarrassée de ses touristes. Et avec eux, de leurs cris et du brouhaha. Enfin, la sérénité des lieux bruissait du clapotis marin. Il y était venu pour cela : trouver l'accalmie. Ou plutôt une accalmie à son angoisse. Et surtout l'esquisse d'un changement. Mais elle n'arrivait pas. Cette fin de journée sans nuages que ponctuait une délicate brume thermique n'annonçait ni la sortie de la canicule ni le retour du vent. Trois semaines déjà que le bassin de Thau prenait des allures de chaudron...

Il partit avec le dernier éclat du crépuscule. De sombres pensées voletaient autour de sa tête comme des chauves-souris. Il songea que tout cela était raccord avec la proximité du cimetière marin.

Paul se gara au port de Mèze et rentra à pied jusque chez lui, impasse Guerre. Dans les rues, le clair-obscur des réverbères tenait ses positions contre les ténèbres. La chaleur, elle, n'avait pas capitulé. Paul ruminait des idées noires. Solitaire dans son angoisse, il préférait éviter la compagnie des autres. Personne ne le comprenait, de toute façon. Perdu dans ses préoccupations, il ne remarqua pas que ses pas le faisaient passer devant la terrasse du café Marius. Tous les vendredis soir, ses collègues, professionnels de la coquille comme lui, s'y retrouvaient.

« Oh, Paul ! Tu bois un pastis avec nous ? l'apostropha Tony, un des ostréiculteurs qui prenaient l'apéro.

— Non, pas envie. J'ai pas le goût à m'amuser, moi, répondit-il sans s'arrêter.

— Allez, gros ! Tu te stresses pour rien... Ça t'a pas fait du bien d'aller voir la mer à Sète ? »

Il ne digérait pas la désinvolture de ces pêcheurs d'opérette. Comment pouvaient-ils être d'humeur à jouer aux cartes en picolant ?

« Tout le monde peut regarder la mer, répliqua-t-il sèchement à Tony. Mais ça, on s'en fout ! Ce qui compte, c'est ce qui se passe sous la surface, bordel ! »

Une vague d'indignation moqueuse monta de la tablée. Il poursuivit son chemin sans se retourner.

Vous rigolerez moins quand tout sera redevenu blanc, bande de connards ! rumina-t-il, dans le claquement agacé de ses semelles sur le trottoir.

Paul s'éveilla brusquement, en sueur. De cette sueur épaisse qui distingue la peur du simple coup de chaud. La rumeur citadine avait disparu ; il devait être tard. Il se redressa sur son matelas et regarda son réveil. Comme une condamnation, le cadran lumineux affichait 05:26. Nombre maudit. 5,26 tonnes : c'était précisément sa quantité d'huîtres perdue lors de l'été 2018. Quasiment toute sa production. Un désastre.

Ce souvenir le tira du lit. D'un pas faible, il alla s'asseoir dans la cuisine et y but un verre de lait. L'onctueux liquide tanguait dans sa main, à la lueur livide de la lune. En 2018, le bassin de Thau avait pris cette même couleur. Il avait été alors trop tard pour réagir. De toute façon qu'aurait-il pu faire ? À part regarder la mer s'empoisonner et la malaïgue¹ asphyxier les fruits de son labour ?

Il fut l'exploitant le plus durement frappé par cette peste marine mais parvint à s'en remettre. De justesse. À grand renfort d'emprunts bancaires et de privations personnelles. En même temps qu'elle lui ôta son optimisme, cette faillite greva sérieusement sa vitalité, ou « capital-santé » en novlangue. Puis, Paul attrapa le Covid en 2020. Il s'en sortit en y laissant plus de plumes que d'autres. Comme avec la malaïgue. Tomber de Charybde en Scylla, s'écriraient les poètes. Il traînait encore les séquelles d'un Covid long, terme médical aussi vague qu'incurable. Sa respiration était diminuée, fragile. Il s'étouffait facilement, son corps ne s'oxygénait plus assez, selon les toubibs. Son nouveau médecin traitant, un jeune exalté de la ville, venait de lui prescrire une batterie d'examens pour trouver la bonne thérapie. Sans y croire, Paul l'avait laissé faire. Avant tout cela, il en aurait plaisanté avec les copains, se serait vanté de contracter un mal mystérieux et insaisissable.

¹ Crise anoxique des eaux due à une dystrophie et tuant tous les organismes aérobies y vivant.

Mais désormais, Paul n'avait plus l'esprit à la gaudriole. Car il voyait les signes réapparaître et, comme Cassandra, personne ne l'écoutait. La canicule, l'absence de vent : la dystrophie du bassin de Thau revenait. Il le savait. Presque un mois que cette pensée l'obsédait jour et nuit, à en crever.

Paul ouvrit les yeux en sursaut. Le soleil brillait à nouveau. Son téléphone stridulait, la rue ronronnait, des coups de bélier blatéraient dans la plomberie. La vie en ville, cette ambiance de ménagerie. Il avait dû finir par s'assoupir sur sa chaise.

Il décrocha.

C'était son médecin. Le retour des analyses de sang était tombé.

« Un cancer de la moelle osseuse ? Vous êtes sûr ? »

— Aucun doute. Vos taux d'hématocrites sont sans équivoque. D'où vos difficultés pour respirer. Ce n'est pas le Covid. Passez me voir au plus vite. »

Une fois la conversation terminée, Paul s'approcha de la fenêtre. Le verdict du carabin le laissait hébété.

La mamie de l'appartement d'en face pendait du linge à son balcon. Elle rouspétait. Ses chemisiers et ses draps mouillés voltigeaient dans tous les sens : des bourrasques s'engouffraient sans répit dans l'impasse. Le mistral montait.

Le vent... Il est revenu... soupira Paul, sans sourire.

Le danger de la malaïgue s'écartait. Il laissait la place à un autre mal.

Celui-là, Paul ne l'avait pas vu venir : l'eau n'allait pas chancier mais sa propre hémoglobine se corrompait.

Il avait fini par, vraiment, se faire du mauvais sang.

5998 caractères, espaces compris